

## LE GROGNARD

MONTREAL, 5 Janv. 1882.

## A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payer tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des États-Unis subissent un escompte de 10 pour cent.

## UNE VISITE A M. MOUSSEAU

Le jour de l'an notre collaborateur, M. Ladebauche, est allé faire une visite à l'hon. M. Mousseau, premier ministre de la province de Québec.

Après avoir échangé avec notre gros homme d'état les compliments d'usage il a fait tomber la conversation sur la situation politique à Québec.

Voici le dialogue entre les deux hommes.

*Ladebauche.* — Vous savez que je suis le plus discret des journalistes. Vous ne ferez pas le cahottier avec moi. Dites moi ce que vous pensez de vos chances pour la prochaine session.

*Mousseau.* — Je n'ai pas la moindre crainte. Je connais mes forces et je suis sûr que j'aurai une bonne majorité. J'ai Sénécals avec moi et pas un des amis de Chapleau ne m'abandonnera.

*Ladebauche.* — Vous aurez contre vous de Boucherville, Ross et leurs amis.

*Mousseau.* — Ces gens-là ne sont pas dangereux, chien qui aboie ne mord pas. Sénécals saura bien déjouer tous leurs plans de nègre.

*Ladebauche.* — Le public guille de voir votre programme. Je suppose qu'il le trouvera dans le discours du Trône.

*Mousseau.* — C'est ce qui vous trompera, mon cher monsieur. Le discours du trône sera muet. Je parlerai de bien des questions sans avoir l'air d'y toucher. Il n'y sera pas question de la vente du chemin de fer du Nord au Grand Trône; parce que cela ne regarde mon cabinet en aucune façon. Ce qui sera le plus embarrassant ce sera la question du déficit qui approche d'un million. Wurtele est un fin merle; il vous le fera à l'oseille et vous en verrez de toutes les couleurs. A brebis tondue Dieu mesure le vent, c'est pourquoi nous imposerons des taxes légères de différentes espèces. Les petits ruisseaux font les grandes rivières et toutes nos petites taxes nous feront un gros revenu.

*Ladebauche.* — Mercier, sans doute, vous donnera un coup de main. Ne vous proposez-vous pas

de le faire entrer dans le cabinet?

*Mousseau.* — Mercier! c'est lui qui est le *tu autem* de la situation. Je l'emballerai dans quelques jours. J'ai une vilaine épine dans le pied. Starnes n'est pas en bonne odeur avec mes amis. Il ne faut pas que je lui laisse le temps de prendre la goût de la tinette. Je le passerai au bob à la prochaine occasion, prenez en ma parole.

*Ladebauche.* — Vous êtes coq là. Mais vous ne me parlez pas des réclamations de McGreevy qui veut prendre le beurre à poignée.

*Mousseau.* — Mc Greevy sera payé et il n'y a pas moyen que ça fasse un pli. Le lieutenant gouverneur est entiché de lui et il faudra bien que le gouvernement s'exécute. Le peuple criera, mais on emportera le morceau.

## SOUS PRESSE.

Il paraîtra prochainement un livre qui causera une profonde sensation parmi les habitants de Durham et d'Acton. L'auteur racontera les mésaventures et les tribulations amères d'un organiste d'un fruit sec du commerce de bois. Il parlera des débordements du St. Laurent à Durham et des calamités qui les ont suivis. Il sera question d'un chevalier à l'habit jaune qui se serait trouvé dans une position critique après avoir pris par mégarde un parapluie appartenant à un passager du char Pullman, parapluie qu'un conducteur aurait voulu garder comme sureté pour le prix de son passage qu'il ne pouvait payer. Le public se délectera en lisant la partie de la vie de notre héros qui étant nommé organiste de l'église du village. Il subit l'influence du saint lieu et conçoit un saint amour pour une demoiselle d'une paroisse voisine.

Comment des mal appris lui noircirent la figure pendant qu'il roupillait dans la gare d'Acton, comment il fondit un superbe héritage contenant une immense genouillère, comment il devint le prince du commerce du bois de bouleau, le roi des écorces, et le Vanderbilt des Town-hips de l'Est. Ce livre est destiné au plus grand succès et immortalisera le nom du plus grand *dead beat* du comté.

## Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de réclamer l'hospitalité de vos colonnes pour rendre un témoignage de gratitude à un véritable philanthrope, je sais que serai l'écho fidèle des sentiments d'un grand nombre en proclamant "bienfaiteur de l'humanité" celui qui le premier a trouvé le moyen de vous faire fumer du bon tabac canadien.

C'est donc M. F. A. Md. Foucher, le plantur et fabricant de tabac canadien que je veux féliciter. Ses efforts et ses succès ont déjà été couronnés à votre dernière Exposition Provinciale, et aujourd'hui le tabac américain est rélé-

gué aux antiquailles; le tabac du pays qu'autrefois on ne fumait pour ainsi dire que par patriotisme est devenu notre tabac de choix. Certes on a raison, c'est le seul qui soit préparé avec la feuille pure, sans acides, sans ingrédients dangereux, et dont l'arôme est supérieur à tout ce que nous avons fumé depuis longtemps.

Ce tabac est aujourd'hui si populaire que la seule chose à craindre c'est que la fabrique de M. Foucher ne puisse fournir à la demande générale. Il serait donc désirable que d'autres personnes possédant les mêmes aptitudes que M. Foucher, (et il doit s'en trouver) entreprennent eux aussi la plantation du tabac canadien.

Puisque le problème est résolu, puisque M. Foucher nous a démontré que nous pouvions récolter ici un tabac supérieur à celui des États-Unis, pourquoi d'autres industriels n'exploiteraient-ils pas ce nouveau champ qui s'offre à leurs travaux? Car enfin notre pays peut, dans cette branche, se suffire à lui-même, et quand nous pouvons trouver chez nous un article supérieur à celui que peut vous fournir l'étranger, pourquoi ne pas faire en sorte que notre capital reste au pays qui en a besoin.

Que les spécialistes se mettent donc à l'œuvre, que plusieurs plantations modèles, s'érigent à l'instant de celle de M. Foucher, et quand nous aurons fait disparaître complètement le tabac américain, nous pourrions dire que nous avons travaillé pour la *Protection*.

## UN FUMEUR.

## DU DANGER D'AVOIR UNE DENT CREUSE.

*M. le président.* — Laurent, levez-vous.

*Le prévenu.* — Voilà mon président.

*M. le président.* — On vous a arrêté sur la voie publique, à deux heures du matin. Vous étiez en état de vagabondage.

*Le prévenu.* — C'est vrai, c'est même tout ce qu'il y a de plus vrai.

*M. le président.* — Avez-vous un état?

*Le prévenu.* — Je fais un peu de tout.

*M. le président.* — C'est-à-dire que vous ne faites rien.

*Le prévenu.* — Je ne dis pas non, ça peut s'entendre comme cela.

*M. le président.* — Enfin, de quoi vivez-vous?

*Le prévenu.* — Je vas vous dire, j'ai une rente.

*M. le président.* — Vous êtes rentier?

*Le prévenu.* — Oh! petit rentier, vous savez; je n'ai pas des millions, j'ai une rente de 330 francs par an; c'est encore de quoi me payer mon petit jeune homme de temps en temps.

*M. le président.* — Puisque vous avez une rente, pourquoi n'avez-vous pas de domicile?

*Le prévenu.* — Pardon, excusez, mon président; j'ai un domicile, à preuve que voilà mon logeur qui

l'atteste.

*M. le président.* — Alors, pourquoi vous promenez-vous la nuit, au lieu de rester dans votre lit comme tout le monde?

*Le prévenu.* — Je vais vous dire, mon président, c'est que j'ai une dent creuse... (*Rires dans l'auditoire.*)

*M. le président.* — Quelle est cette plaisanterie?

*Le prévenu.* — Ce n'est pas une plaisanterie, j'ai une dent creuse, comme tout le monde peut en avoir une... Or, le jour dont il s'agit, j'avais une rage affreuse, que je ne pouvais dormir et que je me retournais dans mon lit comme mon patron sur son gril; alors j'ai eu l'idée de me promener, et d'aller dire bonsoir à Ramponneau. Connaissez-vous Ramponneau? Il y a là un petit argentéuil coupé de surettes que je vous recommande, monsieur le juge; il ferait dresser les cheveux sur la tête à un mort... Pour lors, ayant besoin pour me distraire d'une émotion violente...

Le président interrompt Laurent et le renvoie des fins de la plainte, la prévention ne paraissant pas suffisamment justifiée.

Mais que Laurent se méfie de sa dent creuse.

\*\*\*

## LE BONDON DU COCHER.

Trois jeunes drôles d'assez mauvaise mine comparissent devant la septième chambre, sous la prévention de coups et blessures envers la personne du cocher Gambinot.

Gambinot raconte son odyssée:

— Si bien dit-il, que j'attendais un bourgeois à la porte d'une maison qui m'avait pris à l'heure... dont à force d'attendre je m'étais endormi sur mon siège. Pendant que je dormais, je me sentais une espèce de balancement, de titaillement, que cela me faisait même croire que j'étais à la balançoire sur la butte Montmartre où j'avais conduit une noce au restaurant du *Rocher Suisse*, que tout à coup je tombe sur le nez, en avant, et que je crie: Pas si fort! vous aller me faire culbuter! Là-dessus, que je me rattrape et que je me réveille. Je me dis: Tiens, c'était un rêve! Alors je me recale et je me remets à taper de l'œil. Mais voilà que je ressens tout de suite le balancement. Comme je n'étais pas encore reparti, je me dis: Y a du louche; alors je regarde autour de moi, et je vois ces trois particuliers là qui riaient comme des veaux et qui me mangeaient mon pain et mon bondon. T'as de vermine, que je leur crie, vous voulez donc me faire massacrer!

— Descends un peu que je te secoue, me répond Bailloux.

Je descends, ils m'arrachent mon fouet, et Bailloux me donne un coup de poing sur le nez, que je l'ai eu comme une toupie pendant huit jours, que mon cheval ne me reconnaissait pas.

*M. le président.* — Les autres vous ont-ils frappé?

*Gambinot.* — Non, il n'y a que lui, Bailloux; les autres m'ont

Vespuce sur sa toilette de bal et sont port de reine, Olympia de Bouchetrou sur l'air distingué que les trous de la petite vérole donnent à son mari, enfin Cézarine sur l'habitude qu'elle a de se faire obéir et sur l'empire qu'elle semble déjà avoir sur son mari.

Il n'y a que madame Flambard qu'il n'ose pas complimenter de ce qu'elle soit veuve de trois maris, mais devant laquelle il s'incline profondément et s'arrête chaque fois qu'elle passe, comme s'il voulait lui porter les armes.

Adolphe présente son ami Frédéric au capitaine, qui dit au nouveau venu:

— Pourquoi donc arrivez-vous si tard, monsieur?

— Mais, capitaine, il n'est pas encore bien tard...

— Vous trouvez cela! onze heures et demie! je vais aller bientôt me coucher, moi. Vous êtes un ancien ami de Pantalon?

— Oui, monsieur, nous sommes amis de collège.

— Vous voyez que le lui donne pour femme quelque chose de bien équipé... un bâtiment qui entend bien la manœuvre, corbleu!... Vous avez vu ma nièce?

— Oui, capitaine, je viens d'avoir l'avantage de la saluer... C'est une fort belle femme.

— Je crois bien! J'espère que Pantalon ne restera pas en panne auprès d'elle. Au reste, je suis tranquille, s'il ne marchait pas droit, Cezarine saurait bien le mettre au pas. C'est un homme de mérite, d'esprit!... car pour les imbéciles, elle les roulerait sous jambe... comme des petits chats.

Frédéric tâche de garder son sérieux et regarde le marié, qui ne paraît pas enchanté du portrait que l'on fait de sa femme. Mais madame Flambard arrive en criant:

— Monsieur Adolphe, monsieur le marié, votre femme qui vous voit causer, craint que vous ne pensiez plus que vous devez cette fois faire danser madame Germain et l'on va se mettre en place... Venez, madame Germain est là-bas à gauche...

— Oh! je la vois! elle est assez laide pour qu'on la reconnaisse... et je criss qu'elle est un peu bossue... ça ne m'amuse pas du tout de faire danser cette dame...

— C'est la volonté de votre femme... allez donc!

Le marié se décide à obéir, tout en faisant la grimace: Et madame Flambard regarde le capitaine, en lui disant:

— Il se soumet... oh! Cézarine le fera marcher, d'abord je lui ai dit: "Ma chère amie, dès les premiers jour de votre mariage, il faut mettre votre mari sur un bon pied, tout de suite! sur un bon pied."

— Quelle est donc cette dame? demande Frédéric au capitaine lorsque la veuve est éloignée.

— C'est une femme qui a enterré trois maris.